

Quand l'histoire s'écrit en marchant...

Traquer les inscriptions grecques en Syrie du Sud

Maurice Sartre

Lorsqu'en janvier 1969, tout juste recruté comme assistant d'histoire grecque, je me mis en quête d'un sujet de thèse, le patron que j'allai voir à Lyon, Jean Pouilloux, me fit une proposition qui emporta immédiatement mon adhésion : reprendre un projet abandonné depuis plus d'un demi-siècle, le recueil des inscriptions grecques et latines de l'Arabie, dans le cadre plus général des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (IGLS) dont l'université de Lyon II avait reçu la direction. Il existait des publications anciennes pour la plupart de textes dispersés, mais ce qui me séduisait était la perspective d'aller sur le terrain pour retrouver les textes déjà connus et, surtout, essayer d'en découvrir d'autres. Je n'avais qu'une idée assez imprécise de la localisation et de l'étendue de cette « Arabie » qui devenait mon terrain de travail, mais j'appris rapidement que la province romaine de ce nom couvrait au moins la Syrie du Sud et la Jordanie, peut-être le nord de l'Arabie Saoudite (les cartes des atlas historiques en donnaient – et en donnent toujours un demi-siècle plus tard – une vision fausse) et le Sinaï. Excité par l'idée de parcourir des régions qui m'étaient inconnues, je me mis rapidement au travail. Dès septembre de cette année-là, une première mission de terrain me conduisit dans la capitale de la province romaine, *Bostra* (mod. Buṣrā), où durant un mois, appliquant autant que possible les conseils que m'avaient donnés plusieurs chercheurs expérimentés de mon équipe de recherche lyonnaise, je commençai à recueillir les matériaux de ce qui allait devenir mon doctorat d'État. Je n'imaginais pas que cette entreprise – le corpus des inscriptions, pas la thèse, soutenue en mai 1978 – allait m'occuper plus d'un demi-siècle et me donner la chance de connaître dans le détail tout le Sud de la Syrie (du moins ce qui n'était pas occupé par Israël) et la Jordanie entière.

Avant que je puisse accomplir une première mission de terrain – j'étais retenu par ma charge d'enseignement jusqu'en juin –, je pris le temps de collationner ce qui était déjà connu. J'entrais ainsi dans les archives du sujet, c'est-à-dire les publications de mes prédécesseurs et je pouvais mesurer la variété des méthodes depuis un siècle et demi. La région n'avait été explorée que tardivement par rapport à la Syrie du Nord, pas avant le début du XIX^e siècle, mais un certain nombre de voyageurs l'avaient parcourue, des aventuriers, des curieux, des missionnaires, des savants. Les normes en matière de copie n'étaient pas fixées et chacun faisait à sa guise. La plupart du temps, je n'avais accès qu'à des copies en caractères typographiques, très éloignées de l'original sur le plan formel. Il arrivait cependant, à partir du milieu du siècle, que l'on reproduise dans les publications le dessin manuel du copiste, dont je ne pouvais évidemment juger de la fiabilité sans avoir l'original sous les yeux, mais qui permettait parfois de voir ce qu'il y avait autour du texte lui-même, par exemple un cadre mouluré, un cartouche à queues d'aronde (fig. 1), des décors variés comme des palmes, une croix, voire un buste.

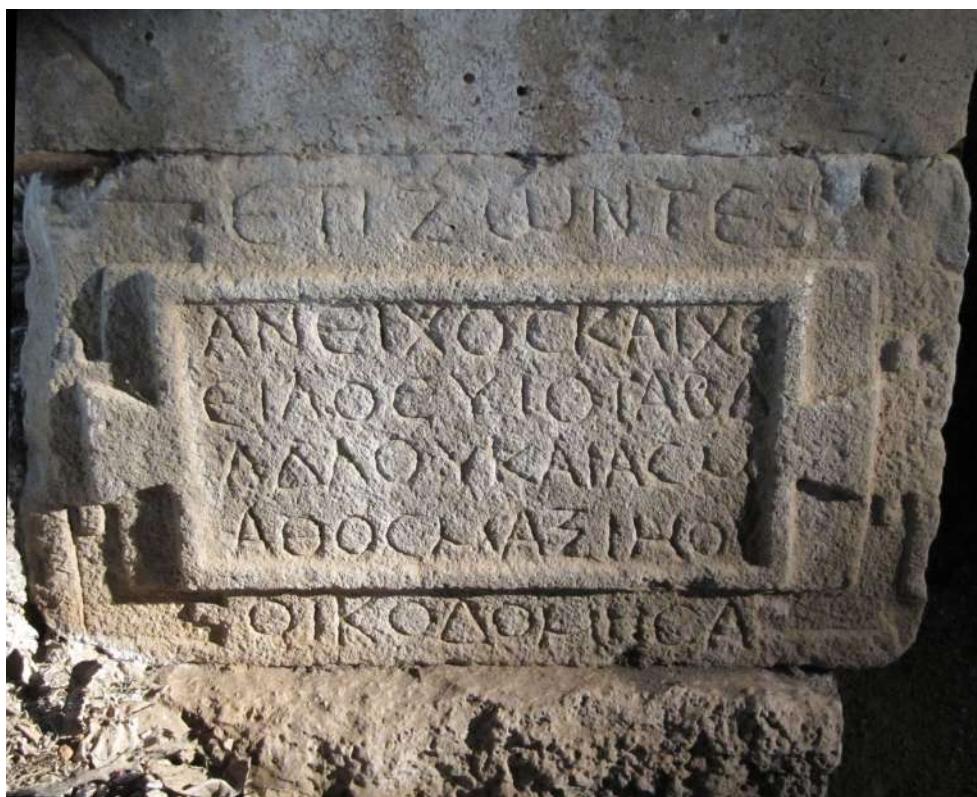


Fig. 1 : Inscription en remplacement, portant un cartouche à queues d'aronde, IGLS, XVII/4, 955, inscription gravée sur basalte, dimensions totales : 74 × 44 cm, cartouche : 63,5 × 27 cm, champ épigraphique : 47 × 23 cm, hauteur ligne : 3,5 à 4,5 cm, Qayṣamah, Syrie © Photographie Maurice Sartre.

C'était une quête longue et difficile – on était bien avant la numérisation des ouvrages anciens – et il me fallait fréquenter à Paris la Bibliothèque nationale,

seule à détenir des publications allemandes, anglaises, américaines ou suédoises, mais parfois françaises aussi, introuvables ailleurs. La photographie n'avait fait son apparition, timide et de qualité médiocre en reproduction, qu'au début du XX^e siècle, ne se substituant pas encore aux copies manuelles.

D'autres difficultés apparaissaient au cours de mes lectures. Ainsi, rares étaient les copistes qui localisaient exactement la pierre. Le plus souvent il fallait se contenter du nom du village. De même, peu d'entre eux décrivaient la pierre, et aucun ne donnait de mesures, ni du bloc inscrit, ni des lettres, ni des espaces. Or ces renseignements étaient indispensables pour voir si deux pierres qui paraissaient se compléter provenaient vraiment du même bloc. Au fil des années, je dressais la bibliographie aussi exhaustive que possible, mais parvenais, rarement, à accéder à des archives non publiées. Ainsi, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres conservait des carnets nommés « carnets Vogüé » où étaient notés des copies d'inscriptions et quelques détails sur l'itinéraire du voyageur. Ma femme, Annie Sartre-Fauriat, qui travaillait désormais avec moi, s'aperçut que leur intitulé était trompeur car Melchior de Vogüé n'avait fait que déposer les carnets à l'Académie ; il s'agissait en réalité des carnets de William Henry Waddington, homme politique actif au début de la Troisième République qui, sous l'Empire, en 1861-1862, avait voyagé en Syrie (parfois avec de Vogüé) et avait publié en 1870 le premier corpus des inscriptions grecques et latines de la Syrie¹. Mais les archives inédites devaient, bien plus tard, nous réservier une surprise de taille.

En 1994, un collègue anglais qui travaillait sur la Syrie du Sud au XIX^e siècle, Norman Lewis, lors d'une visite à Kingston Lacy, un château du Dorset qui avait été légué au National Trust par les descendants d'une famille de la gentry connue depuis le XVII^e siècle, la famille Bankes, eut la surprise de découvrir à la fois des archives sur papier et des pierres prêtes à être lithographiées, portant des copies d'inscriptions grecques. Ces documents inédits provenaient d'un certain William John Bankes, connu par ses amitiés avec des voyageurs du début du XIX^e siècle (notamment le célèbre Suisse Jakob Burckhardt) et pour avoir voyagé en Syrie en 1816 et 1818². Mais il n'avait jamais rien publié et notre collègue Norman Lewis s'en étonna : les pierres à lithographier prouvaient qu'il avait l'intention de le faire. Ses collègues antiquisants d'Oxford, consultés, l'orientèrent vers mon épouse et moi qui travaillions alors depuis vingt-cinq ans

¹ Sur la découverte archéologique de la Syrie, voir Annie Sartre-Fauriat, *Aventuriers, voyageurs et savants : à la découverte archéologique de la Syrie – XVII^e-XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2021.

² L'ensemble des archives sud-syriennes a été publié par A. Sartre-Fauriat, *Les Voyages dans le Hawrān (Syrie du Sud) de William John Bankes (1816 et 1818)*, [BAH 169], Beyrouth : Institut français du Proche-Orient (Ifpo), Bordeaux-Beyrouth, 2004.

dans la région. La photocopie d'une planche lithographique qui accompagnait son courrier portait plusieurs textes inédits et, pour ceux que nous avions revus, nous avions la preuve qu'il était un excellent copiste. Quand nous eûmes accès à l'ensemble du dossier, presque 300 copies, une foule de textes nouveaux apparurent qui avaient été perdus après les années 1810. Il valait la peine de nous aventurer sur un « terrain » auquel les historiens de l'Antiquité ne sont pas habitués : les archives du comté du Dorset – car tous ses papiers y avaient été déposés – et procéder à un tri et un classement que nous pouvions réaliser rapidement en raison de notre connaissance approfondie de tous les villages de la région. Aux nombreuses copies d'inscriptions s'ajoutaient des indications sur l'état des ruines dans les villages visités, des dessins de décors, des plans d'édifices, bref tout un environnement qui enrichissait notre connaissance de la région, presque déserte lors des deux passages de Banks.

Le travail de terrain au sens strict n'est donc qu'un aspect du travail de l'épigraphiste et il est précédé par un important travail de bibliothèque. Les conditions sur place varient à l'infini selon le lieu où l'on travaille. L'expérience décrite ici³ ne vaut donc pas pour ceux qui travaillent dans les musées ou sont affectés à un site archéologique précis : leurs conditions de travail sont différentes, peut-être plus confortables, mais pas nécessairement plus faciles. Par ailleurs, en près d'un demi-siècle, les conditions ont beaucoup changé : entre septembre 1969 et juillet 2011, date de notre dernière mission avant d'être chassés de Syrie par la guerre civile qui avait éclaté en mars de cette année-là – elle a démarré précisément dans la région sud, à Derā' qui nous a été fermée dès la mi-mars –, le sud du pays a connu une évolution démographique, économique, matérielle peu imaginable. Les vieux villages (fig. 2) reconnaissables à leurs édifices en basalte abritaient l'essentiel de la population dans les années 1970 ; ils sont aujourd'hui abandonnés au profit de constructions en béton et les ruines sont devenues au mieux des carrières, au pire des décharges publiques. Le réseau routier s'est considérablement amélioré et quelques hôtels et restaurants fréquentables offrent de meilleures conditions pour la vie quotidienne. Surtout, ce qui importe bien davantage pour le chercheur, la révolution numérique a apporté une aide considérable. Je n'en donnerai qu'un exemple : au lieu de prendre un nombre limité (question de crédits !) de clichés des inscriptions et monuments dont ne nous savions s'ils étaient utilisables qu'à notre retour en France, nous pouvions depuis le début des années 2000 multiplier sans limite les images, en connaître le résultat immédiatement et travailler

³ Chargé dans les années 1980 du corpus de Pétra et du sud de la Jordanie, j'ai effectué aussi plusieurs missions dans cette région qui n'a guère de points communs avec le Hawrān. Mais je laisse cette autre aventure de côté pour me consacrer à ce qui m'a retenu le plus longtemps et m'occupe encore.

dans des conditions d'éclairage inimaginables auparavant. Sans compter que les outils de manipulation de l'image permettent d'améliorer des clichés peu lisibles. Le recours à internet, accessible au moins depuis les villes principales, permet aussi de vérifier à distance des informations qui auraient nécessité d'apporter une quantité incroyable de dossiers avec nous dans les années antérieures.



Fig. 2 : Un village dans les ruines, 1971, Busrā/Bosra, Syrie © Photographie M. Sartre.

Il faut présenter rapidement les principales caractéristiques de la région où furent conduites ces missions à intervalles réguliers, toujours pendant l'été. La chaleur restait supportable en raison de l'altitude (entre 600 et 1800 m) et le travail y était donc possible. Les deux gouvernorats (*mohāfazāt*) qui m'avaient été attribués, celui de Dera' et celui de Suwaydā' (fig. 3), avaient en commun d'être chacun une partie de la grande région volcanique qui occupe le Sud de la Syrie, ce que l'on nomme aujourd'hui le Hawrān, entre la Damascène au nord et la frontière jordanienne au sud. Situé à l'ouest, celui de Dera' est peuplé pour l'essentiel de musulmans sunnites, avec quelques minorités chrétiennes regroupées dans quelques villages notamment le long du plateau du Lajā. Une vaste et riche plaine en constitue la plus grande partie mais il contient aussi la partie ouest de ce plateau basaltique particulièrement inhospitalier en dehors de quelques trouées où la croûte de lave s'est décomposée et a donné une terre très fertile.

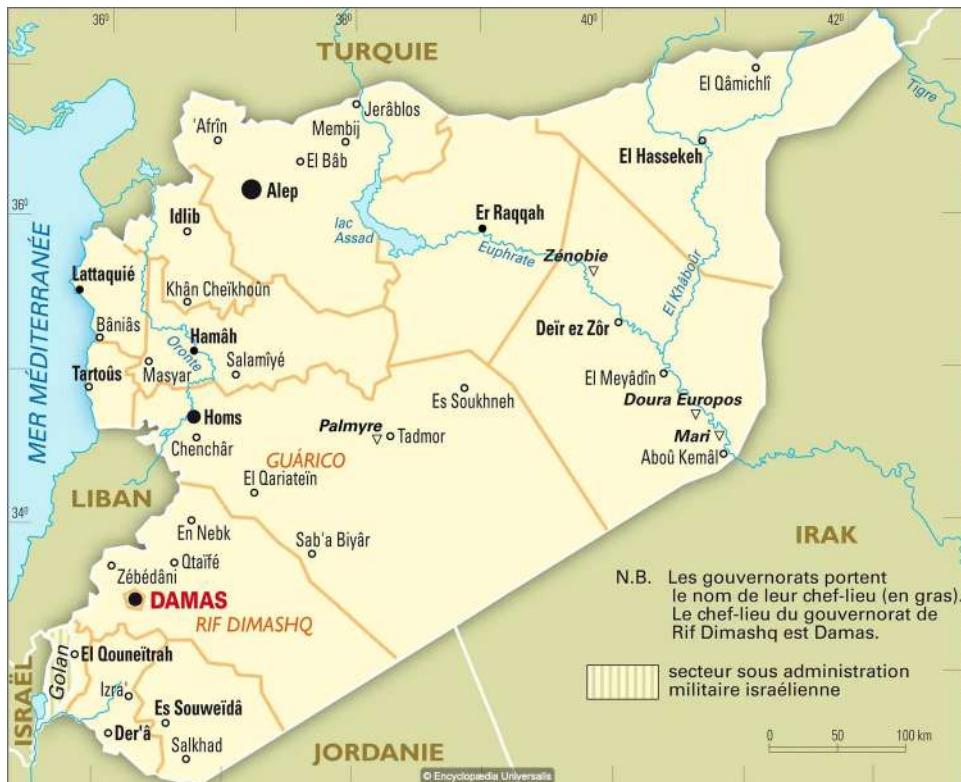


Fig. 3 : Carte administrative de la Syrie, s. d., la zone étudiée se trouve au Sud
© Encyclopædia Universalis France (CC BY-NC).

À l'Est, le gouvernorat de Suwaydâ' est peuplé de druzes dont la plupart sont venus du Liban à partir du XVIII^e siècle, mais surtout après 1860. Des minorités chrétiennes existent aussi dans d'assez nombreux villages. La région est plus montagneuse puisqu'elle englobe toute la chaîne où se dressent les volcans (le Jabal al-'Arab, nom officiel de ce que les Européens nomment le 'Jebel Druze'). La montagne se couvre régulièrement de neige l'hiver et constitue donc un réservoir d'eau. Mais elle comprend aussi la partie orientale du plateau du Lajâ, le critère de délimitation étant strictement religieux : druzes à l'est ou musulmans sunnites à l'ouest. À l'est du Jabal al-'Arab, au pied de la montagne, s'étend une steppe pierreuse qui devient rapidement le désert dès qu'on s'éloigne : c'est le monde des pasteurs bédouins nomades (fig. 4). Les deux gouvernorats ont connu durant le XX^e siècle une véritable explosion démographique : les villages que les voyageurs du XIX^e siècle décrivent comme déserts ou quasi déserts comptent plusieurs milliers d'habitants ; au début des années 2000 un survol aérien du Hawrân montrait que les villages avaient souvent tendance à se rejoindre en raison d'un mode de construction très lâche. Environ 400 villes et villages regroupent 1,4 million d'habitants. Comment travailler dans cet environnement très peuplé et soigneusement mis en valeur ?



*Fig. 4 : La steppe (*harra*) à l'est du Jabal al-'Arab et ses habitants, 2010, est du Jabal al-'Arab, Syrie © Photographie M. Sartre.*

Lors de la première mission réalisée en 1969, n'ayant pas de moyen de me déplacer, je travaillai uniquement à Buṣrā où mes prédécesseurs avaient trouvé environ 200 inscriptions. Muni de toutes les autorisations nécessaires délivrées par la Direction Générale des Antiquités et des Musées (après octroi du feu vert des services de sécurité, omniprésents en Syrie)⁴, je partis pour Buṣrā dans le minibus bondé (y compris sur le toit) et me rendis directement au « château », une puissante forteresse médiévale qui soutient de ses fortes tours le mieux conservé de tous les théâtres de l'Empire romain (fig. 5). Quelques pièces très sommairement aménagées au sommet d'une tour permettaient de loger avec un confort dont mes 25 ans s'accordaient. Chaque jour pendant un mois, accompagné d'un agent du service des Antiquités, j'allai de maison en maison, toujours bien accueilli. Je mettais en œuvre ce que j'avais appris de façon théorique : je copiais, mesurais, photographiais, parfois faisais un estampe. Je renonçai vite à cette technique car le vent qui soufflait en permanence faisait s'envoler le papier dès qu'il commençait à sécher, et il m'aurait fallu rester sur place pendant toute l'opération ; je réservai donc les estampages aux inscriptions difficiles et importantes. Je commençais dès le lever du jour, m'arrêtai vers 14h00, reprenais pour une heure ou deux, guère plus, car la

⁴ L'article était entièrement rédigé avant le 8 décembre 2024, jour de la chute du régime. Ce qui est parfois mentionné au présent devrait donc être mis au passé, mais, par prudence, je n'ai touché à rien.

nuit tombait vite. J'en profitais pour me promener et explorer cette ville pleine de ruines habitées par les habitants que le classement du site par l'UNESCO (1980) n'avait pas encore chassés.



Fig. 5 : Théâtre de Bosra antique, et de la citadelle ayoubide qui l'enserre, photographie prise entre 2000 et 2011, Buṣrā, Syrie © Photographie M. Sartre.

De cette première mission, je tirai plusieurs enseignements. D'abord que les inscriptions grecques et latines pouvaient se trouver partout. Quelques-unes avaient gardé leur place sur le monument d'origine (un arc romain, les gradins du théâtre), mais le plus grand nombre se trouvait en remplois n'importe où. Ces remplois avaient commencé tôt : des stèles funéraires du II^e ou III^e siècle se trouvaient dans le pavage d'une rue ou d'un autre tombeau d'époque tardive, V^e ou VI^e siècle ; des colonnes avec une inscription byzantine du VI^e siècle étaient remployées dans une mosquée médiévale, d'autres comme éléments des remparts de la forteresse ; un immense linteau d'une église du V^e siècle avait été réutilisé à la fin du XI^e ou au XII^e siècle. Beaucoup se trouvaient dans des maisons privées avec des lieux privilégiés où je pris rapidement l'habitude de porter le regard systématiquement : les linteaux de porte et de fenêtre, le dallage des cours, – plus tard ce serait les banquettes de pièces de réception (*la médāfeh*) dans les villages druzes (fig. 6). Mais on ne pouvait exclure aucun emplacement car, du poulailler à la chambre à coucher, de la cave au toit de la maison, tout était possible. Bien entendu, les édifices et les lieux publics ne faisaient pas exception : j'ai déjà mentionné une mosquée, mais un autre lieu privilégié

m'apparut aussi : le cimetière. Non pas les cimetières modernes (qui n'existaient pas encore en 1969), mais les cimetières traditionnels, ouverts à tous les vents (et à tous les animaux errants) et où les tombes, placées sans ordre apparent, ne portent aucun nom de défunt mais où l'emplacement de la tête est signalé par une pierre sortant de l'ordinaire si possible, mieux taillée que celles qui s'empilent sur le reste de la tombe : pour les familles, quel plus bel hommage au défunt que de déposer sur sa tombe une stèle funéraire antique (ils ignorent de quoi il s'agit), bien ravalée, portant un texte illisible pour eux, écrit avec des lettres séparées (d'où l'idée courante qu'il s'agit d'anglais). J'en retrouvai déjà quelques-unes à Buṣrā mais, quelques années plus tard, je devais en copier des centaines dans les cimetières du gouvernorat de Dera' (les druzes possèdent des tombeaux collectifs en ciment où cette pratique est absente), dont dans la ville de Dera' même plus d'une centaine !



Fig. 6 : Épitaphe de la Gauloise Stercoria, de Rouen, dans la banquette d'une salle de réception, IGLS XVII/5, 1343, inscription gravée sur basalte, dimensions totales : 120 × 45 cm, champ épigraphique : 81 × 37 cm, Imtān, Syrie © Photographie M. Sartre.

Cette première mission me convainquit qu'il y avait beaucoup à découvrir. Sur les 200 ou 220 textes connus, je ne retrouvai pas la moitié ; les voyageurs qui, de 1805 (date du voyage de l'Allemand Ulrich Seetzen) aux années 1930 (tournées épigraphiques de Maurice Dunand), avaient parcouru la région notaient la plupart du temps avoir vu des villages vides ou peuplés de quelques dizaines ou centaines d'habitants. Buṣrā en abritait déjà plus de 10 000 en 1969 (plus de 56 000 en 2011) et les constructions avaient fleuri pour abriter ces familles

nombreuses. Le béton commençait à faire des ravages mais, jusqu'aux années 1950-1960, beaucoup de gens utilisaient encore du basalte local et repéraient dans les ruines antiques abandonnées les pierres pouvant servir de linteau ou de montant de portes ou de fenêtres. Ils avaient donc extrait beaucoup de pierres inscrites que les voyageurs n'avaient pu voir ; avant même que les fouilles ne commencent à Buṣrā, mon corpus comptait plus de 470 numéros (plus de 600 maintenant), c'est-à-dire que j'avais plus que doublé le nombre d'inscriptions grecques et latines de la ville. Il est vrai que j'étais resté un mois sur place à ne faire que ça, quand la plupart des voyageurs n'y avaient passé qu'une ou deux journées, guère plus.

Sans bouger de Buṣrā, j'avais donc engrangé de précieuses indications sur la conduite à tenir. La présence d'un agent du service des Antiquités m'avait ouvert bien des portes, d'autant que le directeur du service régional, qui était d'une grande famille de Buṣrā, y résidait et jouissait d'une forte autorité qu'il avait mise à mon service. Mais j'avais appris combien je serai toujours, quoi qu'il arrive, dépendant de la bonne volonté de la population, comme j'en donnerai quelques exemples plus loin. À force de parcourir la ville à longueur de temps et à toutes les heures de la journée, j'avais aussi observé un phénomène qu'il me faudrait toujours prendre en compte : l'éclairage. Toutes les inscriptions sont gravées sur la pierre locale, le basalte (d'où le nom de Suwaydā', dans l'Antiquité *Soada*, « la noire »), une pierre qui varie du noir au gris et même parfois à l'orangé lorsque l'humidité a fait s'y déposer des lichens. De plus, la consistance varie, allant d'une pierre très compacte donnant des surfaces très lisses après polissage, à des basaltes pleins de bulles et de trous de surface où le texte gravé est à peine lisible. Et je ne dis rien des graffitis laissés sur les rochers de la steppe, gravés à la pointe sèche sans profondeur (fig. 7). Dans ces conditions, l'éclairage joue un rôle primordial : une inscription placée à l'ombre peut facilement échapper au regard du passant ; il suffit au contraire que le soleil frappe le texte en oblique pour que tout à coup il soit visible. Quand on reste plusieurs jours sur un site, on essaie de se déplacer à des heures différentes pour voir le village sous tous les éclairages. Quand on ne peut lui consacrer que quelques heures, le risque est grand que des textes échappent au repérage pour cette simple raison pratique. Chacun comprendra combien a été profitable un séjour de deux ans à Damas, donnant la possibilité de retourner sur place à tout moment, au lieu de missions d'un mois dispersées d'année en année, où le temps est compté !



Fig. 7: Rocher portant un graffiti grec et des dessins, IGLS XVI/5, 1408, inscription sur basalte, 58 × 24 cm, Namārah de la ḥarra, steppe de l'est, Syrie © Photographie M. Sartre.

Fort de ces premiers apprentissages et très fier de mes premières trouvailles d'inscriptions inédites, je pouvais commencer une exploration plus systématique de la région où, je l'avais compris en collationnant les textes publiés par mes prédécesseurs, il devait exister des inscriptions dans de très nombreux villages. Lorsque, dès septembre 1970, je m'installai à Damas pour deux ans comme coopérant militaire, je me trouvais à 100 ou 150 km de mon « terrain de jeu » et profitais de la moindre occasion pour m'y rendre. Je me rendis ainsi compte de l'impossibilité d'y travailler l'hiver à cause du froid, de la pluie, voire de la neige, mais je me familiarisais avec la topographie et la géographie de la région. Ce fut un peu plus compliqué depuis Beyrouth (1973-1974) ; à partir de 1975, les missions n'eurent lieu que de façon irrégulière, l'été, seul créneau libre.

Les missions, presque toujours faites en compagnie d'un agent des Antiquités, se déroulaient depuis Buṣrā la plupart du temps, parfois depuis Damas lorsque nous avions à travailler dans le Nord de la région : il n'y avait aucun endroit où loger ailleurs. Cela obligeait à faire beaucoup de kilomètres et à se lever très tôt. Nous étions sur la route quand le jour se levait, vers 5h30-6h00. Nous décidions la veille des villages où nous voulions aller, sachant qu'il nous faudrait tous les visiter. Nous ne procédions pas en suivant un ordre géographique, mais essayions au contraire de varier les types de village. Il fallait aussi jouer

avec leur taille pour ne jamais être contraints de revenir le lendemain finir un travail commencé la veille, car il aurait été très difficile de savoir où reprendre. Parfois un village nous occupait seul une journée entière, c'est-à-dire de 6h00-6h30 à 16h00 ou 16h30, lorsque le soleil commençait à décliner. Il fallait se contenter d'un paquet de biscuits, parfois attendre le soir pour se nourrir. D'autres fois, on pouvait enchaîner deux ou trois villages, rarement plus. À partir de la mission 1982, ma femme m'accompagna systématiquement car elle avait entrepris une thèse sur les monuments funéraires et nos missions combinaient donc deux approches, archéologique et épigraphique. Nous avons donc d'abord privilégié les villages qui abritaient des tombeaux, et, par chance, il y en avait beaucoup (fig. 8).

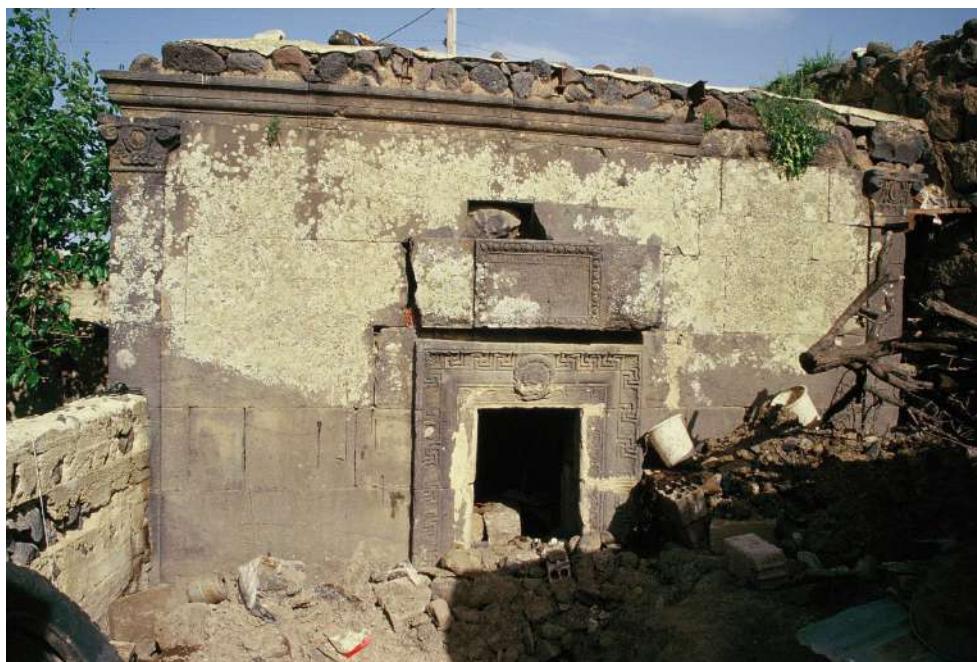


Fig. 8 : Tombeau bien conservé, avec une épitaphe versifiée au-dessus de la porte, dans la cour d'une maison, IGLS XIV/2, 443, dimensions totales : 86,5 × 58 cm, champ épigraphique : 68,5 × 41 cm, Feki', plaine de l'ouest, Syrie © Photographie M. Sartre.

En l'absence de cartes récentes (il n'existe aucune carte routière de la Syrie : secret militaire !), nous avions photocopié celles des Forces Françaises Libres de 1943 et y reportions au fur et à mesure de nos visites le réseau routier existant ; c'était assez facile car les pistes signalées par la carte étaient progressivement empierrées, quelques autres, plus rares, goudronnées. La situation s'améliora assez vite et dès les années 90 presque tout le réseau routier était en dur. Lorsque nous commencions à prospecter le premier village tôt le matin, quelques habitants sortaient pour aller aux champs. Un tour dans le village et nous repérions rapidement une inscription dans un mur. Sortant carnet, mètre

et appareil photo, nous nous mettions au travail : une copie au crayon (ça ne bave pas et résiste à l'eau), une description aussi précise que possible de la pierre et de son emplacement, ses dimensions, son état (cassures, état de la surface) ; l'agent des Antiquités fait la caissette avec le propriétaire de la maison, ce qui nous permet de connaître son nom. On prend des photos, si possible, sinon on reporte à un peu plus tard quand la lumière sera meilleure.

Le premier contact est important. Il importe que les habitants sachent ce que l'on fait. La présence d'un agent des Antiquités facilite le plus souvent la communication mais parfois la complique. Tout se passait bien lorsqu'il s'agissait d'un ouvrier employé sur les fouilles, un paysan comme les gens du village ; lorsqu'on nous affectait un inspecteur des Antiquités, petit fonctionnaire soucieux d'afficher sa supériorité sociale, cela suscitait parfois la méfiance, surtout s'il manifestait une certaine arrogance auprès des habitants pour mieux afficher son statut. De plus, les habitants s'inquiétaient : n'allait-on pas confisquer « leur » pierre ? L'un des inspecteurs, par exemple, nous reprochait de répondre aux questions des habitants curieux de savoir ce que disait le texte qu'on recopiait dans leur maison. Pour nous, il importait d'une part de répéter inlassablement que le texte n'indiquait pas l'emplacement d'un trésor (croyance universelle que rapportent déjà tous les voyageurs du XIX^e siècle), d'autre part de sensibiliser les gens à l'histoire de leur village et donc à la protection du patrimoine. Pour l'inspecteur, il en allait autrement : il méprisait ces gens « incultes », dont la seule préoccupation, disait-il, était de manger ! Il n'était pourtant pas difficile de les intéresser, ne serait-ce qu'en leur montrant des noms propres identiques à ceux en usage aujourd'hui, Amer, Aziz, Souaid, etc., le grec ajoutant seulement une désinence en *-os*. Tout à coup, ils avaient l'impression de retrouver de lointains ancêtres.

Un bon contact était indispensable puisqu'il nous fallait des guides capables de nous dire chez qui se trouvaient des inscriptions. Les enfants, pas trop petits mais pas encore adolescents, étaient merveilleux : en jouant, ils avaient fureté partout (fig. 9). C'est ainsi qu'un jour l'un d'eux m'indiqua que des « pierres gravées » se trouvaient sous une route récemment goudronnée où l'on avait aménagé un chenal pour l'écoulement des eaux de pluie.



Fig. 9 : La joie des enfants de Kafr Nasij, les pieds sur la pierre que nous cherchions, 2011, Kafr Nasij © Photographie M. Sartre.

En me glissant sur le dos dans le caniveau, je pus ainsi lire une série de stèles funéraires ; « lire » est inexact, car il s’agissait, en aveugle, d’identifier les lettres avec le bout des doigts tandis que mon accompagnateur notait ce que je lui dictais. Ailleurs, des jeunes avaient vu en jouant des stèles dans un mur de séparation de deux champs en rase campagne, ou dans la cave de l’un et le poulailler de l’autre. Quand le processus était engagé, de fil en aiguille, chacun y allait de son renseignement, parfois faux (beaucoup confondaient texte écrit et décor sculpté) mais souvent précieux. Il va de soi que nous ne pouvions passer des heures à longer tous les murs de tous les champs ou à sonder tous les caniveaux : la collaboration des habitants se révélait indispensable. De plus, comme beaucoup de ces pierres étaient en remploi dans les maisons, nous ne pouvions entrer pour les copier qu’avec l’accord des propriétaires. L’épigraphiste n’a pas de mandat de perquisition, heureusement, et n’a aucune intention d’emporter quoi que ce soit. L’accueil était donc toujours chaleureux, accompagné d’un café bédouin à la cardamome – au bout d’un certain nombre il fallait trouver le moyen de refuser poliment –, de chocolats, de fruits, de bonbons ou de biscuits. Jamais nous ne pourrons oublier combien nous étions dépendants des habitants des villages et combien ce type d’enquête serait impossible sans leur collaboration bienveillante.

Il était très rare que les choses se passent mal. Une fois cependant, dans un village à proximité de la ligne de démarcation gardée par les forces de l'ONU entre la Syrie et le Golan occupé par Israël, des enfants se montèrent la tête les uns les autres et commencèrent à nous invectiver comme si nous étions des Israéliens (c'était les seuls étrangers qui soient venus dans leur village de mémoire de vivants, lors de la guerre de 1973). Aucun adulte n'eut le courage de les contredire et de les disperser, aussi avons-nous préférer fuir. Quelques missions plus tard, c'est l'ouvrier qui nous accompagnait (il n'avait jamais travaillé avec nous auparavant) dont nous nous aperçûmes qu'il racontait aux gens que nous cherchions des inscriptions hébraïques ! De plus, il était très mal vu des gens qui le connaissaient – il habitait un village voisin – ; par chance, un étudiant en médecine qui se trouvait là en vacances nous prévint et nous dit de revenir sans lui : aussi longtemps qu'il serait là, personne ne nous indiquerait la moindre inscription. Nous ramenâmes l'ouvrier chez lui en lui disant qu'on n'avait plus besoin de ses services (il refusait de travailler le vendredi, et le lendemain en était un ! le prétexte était tout trouvé) et revîmes dans le village : la récolte d'inscriptions fut particulièrement fructueuse.

Travailler dans une région où les conséquences de la guerre israélo-syrienne sont à portée de vue conduit naturellement à une certaine prudence. Pour les villages situés le long des lignes de démarcation du Golan, les services de sécurité étaient omniprésents, mais on eut rarement à s'en plaindre. Une fois cependant, alors que je travaillais seul à Derā', je pus tester sans le vouloir l'efficacité de la surveillance collective. J'ai rappelé plus haut combien les cimetières anciens de la ville abritaient un grand nombre de stèles grecques. Pour une fois, je m'étais installé seul à Derā' même et passais des journées entières à les recopier en essayant de n'en oublier aucune (les enfants avaient vite compris ce que je cherchais et m'appelaient dès qu'ils en repéraient une). Un étranger campant sans manger et sans boire une journée entière au milieu d'un cimetière, cela avait de quoi intriguer. Aussi, lorsque je vis arriver à vive allure un break 406 Peugeot beige comme n'en possédaient que les services secrets syriens, je ne fus pas étonné. Un officier bondit de la voiture, exigea en anglais que je lui montre mon passeport. Ce que je ne fis pas. Je lui tendis à la place une lettre en arabe que m'avait remise le secrétaire général de la préfecture de Derā', dont j'avais fait la connaissance au fil des années. La lettre, signée par le préfet, expliquait ce que je faisais avec l'accord de la DGAM et demandait à toutes les autorités de m'assurer aide et protection. L'officier lut la lettre, claqua des talons en saluant et repartit. Le même jour ou le lendemain, en fin de journée, alors que je passais devant un immeuble où se trouvait une guérite avec un soldat en armes, un taxi se mit en travers de mon chemin tandis que le chauffeur interpellait le garde. Je n'ai pas compris exactement ce qu'il lui disait,

sans doute que je devais être un espion. Le garde se précipita vers moi et me demanda mon passeport. J'agis comme avec les services secrets peu avant. Si le chauffeur espérait une récompense, il en fut pour ses frais, car la lettre préfectorale eut le même effet qu'avec l'officier, et le garde, après s'être excusé auprès de moi, aboya au dénonciateur de s'occuper de ses affaires.

La paranoïa générale d'un pays entièrement quadrillé par les services de sécurité n'explique pas tout. L'historien de l'Antiquité peut se trouver confronté à des situations dangereuses et d'une actualité insoupçonnée. Le Sud de la Syrie fut entre les années 27-24 av. J.-C. et le début des années 90 ap. J.-C. confié par Rome à des princes-clients chargés d'éliminer le brigandage endémique dont il souffrait et, indirectement, de préparer l'administration directe par Rome. Or, ces princes-clients furent Hérode le Grand et sa descendance, c'est-à-dire des princes juifs ; il y eut aussi dans cette même région des communautés juives parfois importantes. En Syrie, la propagande officielle ne fait aucune différence entre « juif » et « israélien » et promeut un antisémitisme virulent, par exemple en laissant en vente libre devant les mosquées la littérature antisémite la plus abjecte, en arabe et dans plusieurs langues européennes. Parmi les plus de 4 000 inscriptions que nous avons rassemblées, il y a des inscriptions qui mentionnent des juifs, quelquefois à titre individuel, d'autres fois collectivement (ainsi un « tombeau des juifs » dans un village), ou des agents royaux et des officiers au service des rois hérodiens, pour ne rien dire des chandeliers à sept branches, gravés ou sculptés (fig. 10), voire des ruines d'une synagogue. Sur le terrain, cela ne pose guère problème, et on peut se contenter d'expliquer à l'interlocuteur curieux qu'il s'agit de soldats luttant contre les brigands. Quant aux symboles juifs, comme nous ne sommes pas chargés de les répertorier, il suffit d'en prendre note dans nos carnets. La publication pose davantage problème. Il va de soi qu'on ne peut les publier dans aucune revue scientifique du Proche-Orient (et moins encore en Israël où les activistes ne manqueraient pas d'utiliser l'argument pour pousser leurs revendications territoriales). Il faut donc choisir avec soin le lieu de publication pour éviter toute censure, toute provocation, toute instrumentalisation.



Fig. 10 : Linteau avec deux chandeliers à sept branches, remployé au-dessus d'une imposte dans l'ancienne mosquée de Nawā, 2010, sculpture sur pierre, Nawā, plaine de l'ouest, Syrie © Photographie M. Sartre.

Le travail de terrain prend beaucoup de temps, mais moins que le travail de préparation des publications, d'autant plus complexe que les textes recopier appartiennent à une longue période (en gros du I^{er} au VII^e siècle) et à tous les genres : de l'invocation aux dieux à l'épitaphe (versifiée ou non), de la dédicace aux empereurs à l'édit impérial, de la commémoration d'une construction à la célébration d'un gouverneur, il faudrait être compétent dans tous les domaines. Cette variété présente l'avantage d'illustrer des aspects de l'histoire que les textes littéraires ignorent. De plus, le travail de terrain seul peut apporter de nouveaux documents en quantité notable. Si l'on cumule tous les textes connus par les savants qui nous avaient précédés dans ce secteur, on arrive à peine à 3 000 textes pour l'ensemble de la région ; nous en avons trouvé au moins 1 000 de plus. Et, malgré notre incapacité à aller sur le terrain depuis quatorze ans, les liens noués avec quelques habitants nous ont permis de continuer à recevoir photos et copies de textes mis au jour suite aux destructions et reconstructions. L'implication des acteurs locaux reste timide, elle ne concerne que quelques individus, mais c'est encourageant par rapport à l'absence totale de curiosité manifestée par le plus grand nombre dans les années 1970-1990. Pire : la propagande officielle du Baath (relayée par l'enseignement en classe d'histoire) affirme que la période romaine fut une terrible période d'exploitation colonialiste en même temps qu'elle essaie de persuader

l'ensemble des habitants musulmans qu'ils sont les descendants des conquérants des armées de Mahomet et de ses successeurs immédiats. En conséquence, il n'était pas rare que des jeunes affirment sans hésiter que tout ce qui était antérieur aux années 634-636, année de la conquête islamique d'une grande partie de la Syrie, ne les concernait en rien : « ce n'est pas notre histoire », disaient-ils avec assurance ! On voit mal comment une telle formation « historique » pourrait conduire les jeunes à porter attention au patrimoine antique. Heureusement, cette propagande n'a pas empêché la création de petites sociétés savantes, notamment à Suwaydā', chez les druzes, soucieuses depuis la guerre de répertorier les antiquités dispersées dans les villages. Des individus isolés se livrent à la même activité, quitte à s'attirer les foudres du service des Antiquités qui n'a évidemment pas les moyens de remplir cette fonction dans tous les villages et se concentre sur les sites majeurs.

La connaissance intime du pays, de son climat et de ses paysages, oblige à considérer la « Syrie du Sud » comme un assemblage de régions plus diverses qu'il n'y paraît vu de loin. Bien sûr, il y a des points communs, le volcanisme notamment, mais à quelques kilomètres d'écart on peut passer d'une riche plaine agricole (de Damas à Derā' et à Buṣrā) à un plateau rugueux (le Lajā, « rugueux » est son nom antique, *Trachōn*), d'une montagne enneigée à une steppe caillouteuse où subsistent jusqu'à la fin du printemps d'immenses lacs attirant les oiseaux. Le maître des études épigraphiques au XX^e siècle, Louis Robert, qui avait parcouru à cheval nombre de routes et de chemins en Asie Mineure, ne cessait de dire et de montrer par ses publications la nécessité d'observer les paysages, les ressources, les aménagements agricoles, pour mieux comprendre les textes que l'on trouvait. Un demi-siècle d'expérience de terrain confirme ce jugement plein de sagesse. Le contact avec les pays dont on parle aux étudiants, sur lesquels on écrit aussi bien des notes savantes que des synthèses plus générales, reste irremplaçable et la fréquentation assidue des publications, aussi savantes et indispensables soient-elles, ne suscitera jamais la sensation que crée chez l'auteur le contact avec la terre que les hommes du passé ont parcouru avant lui, où ils ont travaillé, bâti, aimé, souffert et vécu. Ce qu'ils nous ont laissé de leur existence est indissociable de leur cadre de vie, de l'air qu'on y respire, de la lumière changeant au fil des saisons. Ainsi un fil ténu mais palpable nous relie à eux : la terre.